

Si l'on s'en rapporte au Hastings de Macaulay, qui lui-même, au Conseil de Calcutta, entre 1834 et 1838, pense réformer le Code hindou, le jugement serait à nuancer. Macaulay, qu'on ne craint évidemment pas de voir prendre le parti de l'Inde contre ses gouverneurs, ne veut partager les sentiments ni du Parlement de 1787, qui fit déchoir Hastings, ni de celui de 1813, qui l'acclama ; il le déclare « l'un des hommes les plus remarquables de notre histoire ». Dans celle de l'indianisme, en tout cas, un grand donateur. Porté vers la poésie, qui fut sa joie quotidienne dans sa retraite forcée, passionné de langues orientales, connaissant « à merveille la littérature arabe et persane », il avait, dès 1764, voulu les introduire à Oxford dans l'enseignement classique ; il alla en parler à Samuel Johnson, qui conserva de cette visite un vif souvenir, et qui devait n'être pas moins acquis aux aptitudes analogues de Jones. Tout naturellement, étant d'ailleurs, en dépit de ses excès, le plus populaire des maîtres auprès des Hindous par l'intérêt qu'ils lui inspiraient, Hastings devait imaginer d'installer dans la péninsule l'étude de ses langues. « Sa sagesse et sa modération » surent apaiser les défiances laissées aux « pandits du Bengale » par les « tentatives qu'avaient faites les étrangers pour pénétrer les mystères cachés sous le dialecte sacré ». « Il fut le premier, parmi les gouvernants étrangers, qui réussit à gagner la confiance du clergé héréditaire de l'Inde et qui lui persuada de dévoiler aux savants anglais les secrets de la vieille théologie et de la jurisprudence des brahmes » (trad. G. Guizot).

Après cela, on avoue que, si cet homme s'est montré un peu prodigue des richesses locales envers quelque maîtresse, sa largeur d'esprit s'étendait aux choses de l'esprit. Anquetil, qui n'est certes pas indulgent à l'esprit britannique de conquête, rend, dans ses *Recherches*, justice à ce grand homme contre ses ennemis de la métropole – et c'est pendant le procès – et le compare à Dupleix pour l'ingratitude promise aux conquérants coloniaux. Il atteste que les pandits qui apprirent le sanscrit aux Anglais refusèrent

toute rémunération, hors une roupie par jour pour leur subsistance ; s'ils défendaient jusqu'alors l'accès de leurs livres, c'est que, avant des hommes comme Anquetil et les employés de Hastings, les Européens ne les abordaient pas avec des préjugés trop favorables. « C'est sur les ordres immédiats de M. Hastings que des Brahmanes versés dans les *Sastras* [...] se rendirent de toutes les parties de l'Inde à Calcutta, se rassemblèrent dans le fort William, munis des ouvrages les plus authentiques et rédigèrent en langue hindoue un traité complet de droit indien, traduit ensuite en persan, et du persan en anglais, sous le titre de *Code of Gentoo laws*, etc., par M. Halhed. Ce fut aussi sous les auspices de M. Hastings que M. Charles Wilkins étudia et apprit le sanscrit, et eut la gloire de publier la première traduction faite en langue européenne immédiatement d'après un texte sanscrit » (Langlès, *Recherches asiatiques*, préface).

C'est Wilkins, en effet, qui, après les rudiments de bengali donnés par Halhed, fit changer la direction, aller droit au sanscrit, lequel devait livrer le mécanisme des langues secondaires, au lieu qu'on avait espéré l'inverse. Jones déclarera que sans Wilkins il n'aurait pas su le sanscrit ; en moins de dix ans, il le savait de façon à stupéfier ses instructeurs, et d'ailleurs il n'avait plus que ces dix ans à vivre. Hastings avait stimulé un ordre de recherches dont sa réussite politique dépendait. L'acquiescement normal du hasard à l'exigence humaine plaça dans les bureaux de la Compagnie des Indes deux hommes qui semblaient n'y attendre que son signal : Charles Wilkins (1749-1836) y était employé depuis 1770 ; Henry-Thomas Colebrooke y entra en 1783. C'est cette même année que tout va prendre une allure définitive par l'arrivée de William Jones (1746-1794) à Calcutta : il a enfin décroché son poste de juge à la Cour suprême, où siégera aussi Colebrooke.

Trois hommes du caractère le plus différent, mais d'une égale vocation. L'un, lettré et juriste, affable et brillant, enthousiaste et spontané, l'*harmonious Jones* déjà célèbre pour ses dons de poète et de savant, appelé par Samuel

Johnson (que nous retrouvons) un des plus éclairés parmi les fils des hommes. Fils d'un professeur de mathématiques, auteur, à quinze ans, de poèmes grecs publiés, apprenant, à seize, le persan avec un Syrien de Londres, il traduit Hafiz en vers anglais, donne en 1771 une remarquable grammaire persane qu'il traduit en français ; dans la langue de Voltaire encore, et autant que possible dans sa manière, il avait écrit sa fameuse lettre à Anquetil sur l'*Avesta*, spirituelle, effrontée, injuste. Pas un orientaliste, assurera Pauthier, ne disposa d'un tel clavier de connaissances. Jones lui-même reconnaissait savoir treize langues à fond, en mentionnait vingt-huit étudiées. Ouverture du cœur et de la curiosité, lointaines intuitions, feu et grâce, on lit cela sur ses traits, et l'on aime qu'ils aient été fixés par Reynolds (portrait ensuite gravé dès 1779 et 1782), comme on trouve juste que son nom ait été donné à un arbre d'abord mythique : *Jonesia Asoka*. Il s'intéresse à tout, devine, organise, partout : chronologie, littérature, musique, faune et flore, de l'Inde ; il découvre et signale les sommets de la poésie et de la philosophie, encore que l'étude du droit local seule lui paraisse tout à fait sérieuse. Pourtant, dispersé comme les natures séduisantes, ce n'est pas un fondateur de méthodes. Sur la nouvelle science, qui lui doit tant, il a moins laissé une empreinte de chef d'école que de larges semailles où récoltèrent ses successeurs. Il va mourir à Calcutta en 1794, ayant quarante-huit ans ; son corps y restera, un monument lui sera élevé à la cathédrale Saint-Paul par la Compagnie des Indes, un autre par sa femme à Oxford. Son deuxième centenaire a été célébré en 1946 à Londres, Calcutta, New York, et par tous les indianistes. Les poètes anglais du XIX^e siècle ont beaucoup lu et cité Jones comme orientaliste, l'ont aimé comme poète.

L'autre, Colebrooke (1765-1837), n'est pas issu d'un mathématicien, mais lui-même des mathématiques ; passionné et marqué par elles, c'est-à-dire passionné de froid, il en transporte l'exactitude dans le sondage linguistique, dont le goût leur succède ; et puis, magistrat,

lui aussi ; une extraordinaire amplitude encore de facultés et de savoirs. Mais, où qu'il siège, toujours pareillement si lent dans son choix qu'il en paraît secret. Barth (*Religions*, III, 57 suiv.), analysant la vie de Colebrooke écrite par son neveu, s'émerveille d'en trouver la personne absente, et de l'œuvre, fût-ce des lettres familières ; il se demande si c'est par la volonté du sujet ou par celle du narrateur. Longtemps, le jeune fonctionnaire avait résisté à l'enthousiasme de ses collègues pour le sanscrit et la littérature locale ; il le jugeait facile et superficiel ; peu à peu gagné cependant par l'intermédiaire de l'algèbre, de l'astronomie, il n'en laissa rien voir que le jour où déjà il avait maîtrisé la nouvelle connaissance ; il lui imprima une rigueur jusque-là peu expérimentée.

Comme Jones, à quinze ans il pratiquait des langues nombreuses, et de préférence, comme lui, le français. Secrétaire pour le service civil dans l'Inde en 1783, il deviendra professeur de sanscrit et de législation hindoue au collège de Fort-William en 1801, président de la Cour de Calcutta en 1805, passera en 1807 au Conseil des Indes. En 1815, revenu en Europe, il rentre dans la vie privée et va donner ses plus importants travaux ; en 1819 il offre ses précieuses collections de manuscrits orientaux à l'East-India Office. Ses vertus de précision, de patience, de pénétration, d'équilibre, vont faire merveille dans un ouvrage que plus d'un siècle d'admiration n'a guère vieilli : les *Essais sur la philosophie des Hindous*, sujet qu'il avait approfondi dans ses premières années de séjour colonial, encore qu'il mûrisse son étude trente ans avant de la publier. Dans l'Europe de l'esprit elle exerça une influence décisive. D'ailleurs, aussi de la lignée Anquetil pour son égard à toutes les variétés de l'humain : sa constante soumission de savant et de magistrat au vrai lui fait traiter en faits positifs, en éléments équivalents dans un total, les croyances différentes des siennes. Cette intégrité doit être portée au crédit de l'école anglaise, où il en est de hauts exemples, pour compenser l'âpreté politique de certains hommes d'action et l'aveuglement de certaine foi. Au

même compte sera inscrite l'intransigeance qui le pousse, une fois de plus comme Anquetil, à dénoncer sans ménagement ce qu'il estime être faute ou crime dans les méthodes coloniales de sa nation. Il le fait dès 1795 dans un mémoire sur le commerce du Bengale ; il ne se fatiguera pas d'en saisir les occasions.

Wilkins, lui, a commencé par trouver et pratiquer personnellement, en 1778 – donc, très largement précurseur – les moyens de graver, fondre et manier des caractères bengali pour la grammaire qu'avant lui la Compagnie n'avait pas réussi à imprimer. Plus tard, ramené en Angleterre depuis 1786 par sa santé, il équipe encore, pour éditer sa grammaire sanscrite, une imprimerie en *nâgarî*, mais qui brûle, retardant la publication jusqu'en 1808. Il a traduit dès son retour l'*Hitopadésa*, choix qui décèlerait des goûts de moraliste plutôt prosaïque si ce n'était l'homme aussi qui révéla à l'Occident, en 1784, le sommet de la poésie métaphysique : la *Bhagavad-Gîtâ*. En 1805 la Compagnie des Indes fonda en Angleterre le collège de Haileybury destiné à former dans les langues lointaines les futurs employés ; il y fut appelé à titre d'« examiner and visitor ».

Et lui encore s'intéresse au droit indigène : sa toute première traduction du sanscrit portait sur une histoire hindoue de concession de terrains. La préoccupation juridique demeurait pour tous au premier plan, c'est-à-dire la nécessité administrative. L'indianisme naissant se ressentira, du moins partiellement au début, de la chance qui l'avait fait naître : il est visible que la conquête linguistique est la suivante et servante de la conquête politique. Réunir et interpréter les lois et usages doit asseoir l'autorité et favoriser la pénétration. Jones proclame qu'il sera le « Justinien de l'Inde » ; dans son deuxième Discours d'anniversaire à la Société asiatique du Bengale (24 février 1785) il fait valoir l'*immédiate advantage* qu'aura la connaissance de la *jurisprudence of the Hindous and Muselmans*. Cet immédiat avantage n'a pas été sans causer quelques méfaits. Abel Rémusat (*Mélanges posthumes*, 255), constatant que la cause de

l'indianisme fit son profit d'être liée à celle du cadastre, et du recouvrement des contributions pour les actionnaires de la Compagnie des Indes anglaises, a cette agréable formule : « La science profite de tout ce qui afflige l'humanité, comme de ce qui la console. » Il y a dans Michelet (*Histoire du XIX^e siècle*, II, 36) un étonnant raccourci de ces mécanismes par quoi négoce, magistrature, intérêts plus ou moins directement matériels, poussèrent les annexions du savoir ; tout à l'heure on s'apercevra qu'ils agirent aussi en sens inverse.

D'abord, les tâches ont l'air de se partager d'elles-mêmes entre les travailleurs : tandis que Wilkins, avec la *Bhagavad-Gîtâ*, extrait l'amande de l'immense *Mahâbhârata*, Jones, dépistant le trésor du théâtre hindou, et plutôt humaniste que spécialiste, en exhibe à l'Europe émerveillée la perle baroque de *Sacountalâ*. Jones animé de fougue, abondant en vues précoces qui se vérifièrent et fructifièrent, Colebrooke rassis et, des deux, le vrai philologue, c'est une autre répartition naturelle de chances sous les pas de géant du naissant indianisme. Jones mort en 1794, Wilkins rentré dans la métropole en 1786, Colebrooke reste dans l'Inde jusqu'en 1815 : il y aura passé trente-trois ans, assisté ou présidé à tout le déroulement de l'époque héroïque. Il voit arriver en 1808 le quatrième mousquetaire, Horace-Haymann Wilson (1789-1860) ; une nouvelle génération se forme, d'où celui-ci émerge avec Prinsep.

Publications et animateurs de la Société de Calcutta ne sont nullement confinés dans la recherche philologique ou la curiosité littéraire : on les a vus tous commencer par quelque science exacte ; les sciences tiennent une place majeure dans les *Asiatic Researches*, comme elles l'avaient toujours fait dans les échanges de curiosité entre Orient et Occident, et n'ont pas peu contribué à leur rapide diffusion. Wilson vient de la médecine ; il ne la quitte d'ailleurs pas à Calcutta, étant employé pendant vingt-sept ans par la Compagnie des Indes, tant au service médical qu'à la Monnaie, et là il voisine avec Prinsep. Notons qu'en France également les premiers orientalistes seront des scientifiques :